



HAL
open science

Comment la Bible dit-elle vrai? Les récits du premier Testament et l'Histoire

Elena Di Pede

► **To cite this version:**

Elena Di Pede. Comment la Bible dit-elle vrai? Les récits du premier Testament et l'Histoire. Syllabus : Revue scientifique interdisciplinaire de l'École Normale Supérieure, École Normale Supérieure de Yaoundé, 2009, Syllabus : Revue scientifique interdisciplinaire de l'École Normale Supérieure, Université de Yaoundé, Série Sciences humaines et sociales, 1 (1), pp.70-87. hal-02924496

HAL Id: hal-02924496

<https://hal.univ-lorraine.fr/hal-02924496>

Submitted on 9 Feb 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

FUCAM, Mons – « Différents ordres de réalité et de langage », le 13 mars 2007. E. Di Pede
La Bible dit-elle vrai et comment ?

Aborder la question de la vérité de la Bible (ou dans la Bible) est un vaste programme dont la première étape est de se demander de quelle vérité l'on parle. S'agit-il de la vérité scientifique, historique, herméneutique et théologique ? Ou alors cherchons-nous à savoir comment ce Livre définit et parle de la vérité ? C'est à éclairer le premier aspect de la question que s'attache cette conférence, afin de mettre en évidence tout l'intérêt qu'il y a à prendre au sérieux le récit biblique et ses différents modes d'expression lorsqu'il s'agit de comprendre l'humain et ses relations à l'Autre et aux autres.

Bibliographie choisie

P.-M. BEAUDE e. a., *Foi et histoire. La fiction nécessaire*, Lumière et vie 248 (Octobre - Décembre 2000).

F. BROSSIER, *La Bible dit-elle vrai ?* (La Bible tout simplement, 4), L'atelier, Paris, 1999.

E. DI PEDE, « De quelle vérité le premier Testament parle-t-il ? Panorama et ouverture du questionnement », dans B. VAN MEENEN (éd.), *La vérité* (Publications des Facultés Universitaires Saint-Louis, 105), Bruxelles, 2005, p. 13-28.

J.-L. SKA, *Les énigmes du passé. Histoire d'Israël et récit biblique* (Le livre et le rouleau, 14), traduit de l'italien par E. Di Pede, Lessius, Bruxelles, 2001.

A. WENIN, « Le mythique et l'historique dans le premier Testament », dans M. HERMANS, P. SAUVAGE (éds), *Bible et histoire. Écriture, interprétation et action dans le temps* (Le livre et le rouleau, 10), Lessius, Bruxelles, 2000, p. 31-56.

E. MOUYON (éd.), *Bible, Mythe et vérité* (Foi & Vie. Cahier Biblique, 44), 2005

Aborder la question de la vérité de la Bible (ou dans la Bible) est une question très vaste. Tellement vaste qu'il est impossible d'espérer pouvoir en toucher correctement tous les aspects en une heure. Il faut donc cibler un aspect de la question. En effet, lorsqu'on parle de vérité et de Bible, la première étape est de se demander de quelle vérité l'on parle. De la vérité scientifique, historique, herméneutique ou théologique ? Ou alors cherchons-nous à savoir comment ce Livre définit et parle de la vérité ? Suivant la thématique de notre journée, je voudrais m'attacher au premier aspect, en particulier je voudrais aborder la question de la différence entre vérité historique et vérité anthropologique et théologique du récit biblique. J'espère ainsi mettre en évidence tout l'intérêt qu'il y a à prendre ce récit au sérieux, ainsi que ses différents modes d'expression lorsqu'il s'agit de comprendre l'humain et ses relations à l'Autre et aux autres.

Je vais tenter d'illustrer le propos en trois points :

- 1) questionnement à propos de l'histoire comme science et de nos représentations de la réalité ;
- 2) sur cet arrière fond, qu'en est-il de la réalité du récit biblique ;
- 3) quelques exemples en guise d'illustration

Je conclurai enfin en disant quelques mots à propos du fondamentalisme, du créationisme et du concordisme. Ma conclusion sera forcément rapide, mais on pourra y revenir, si vous le souhaitez pendant la discussion.

Dans la mentalité courante dans notre société occidentale et post-moderne, la Bible est souvent passée au crible des sciences, et son message considéré comme vrai si et seulement si il résiste à la vérification scientifique ou historique. Le souhait est d'établir avec la plus grande précision possible si l'« histoire » racontée par la Bible est fiable, « vraie » ou non du point de vue de la science et de l'histoire. Car si elle n'est pas fiable – là où fiable signifie scientifique ou historique –, croit-on, c'est le fondement même de notre foi qui s'écroule comme un château de cartes. C'est du moins ce que l'on pense dans le monde chrétien où l'on affirme le caractère central de l'enracinement historique de la foi. Or, pour nombre de nos contemporains – je caricature un peu, mais pas beaucoup – seule la science compte, elle seule est détentrice d'une vérité voire de la vérité. Mais cette position est une question récente – tout au plus deux siècles. Elle découle de l'essor des sciences critiques et n'est donc pas une préoccupation des anciens lorsque, dans leur littérature, ils tentent de donner une description ou une explication du monde dans lequel ils vivent. La conception positive des sciences – qui dit que les sciences peuvent tout expliquer de la réalité qui nous entoure – a fortement influencé la manière de comprendre une science particulière : l'Histoire. Il nous faut voir comment car c'est là que s'enracinent nombre de problèmes concernant la vérité de la Bible.

Les méthodes d'analyse critique des textes se sont perfectionnées de plus en plus à partir du 17^e siècle. Ces méthodes ont abouti, à la fin du 19^e et au début du 20^e siècle, à une conception de l'histoire qui s'enracinait dans ce que l'on pourrait appeler un rêve : l'historien de l'époque voulait faire de la recherche historique une science exacte à l'image des sciences de la nature, une science purement objective. Dès lors, l'objet d'observation de l'historien, les sources et les documents, étaient passés au crible de la critique pour en écarter tout ce qui pouvait paraître subjectif : tout ce qui apparaissait comme surnaturel (les miracles, par exemple), ou comme opinion d'un témoin, etc., tout cela était écarté pour isoler « un résidu objectif tenu pour vrai »¹. Cette recherche d'objectivité est bien exposée et théorisée dans *l'Introduction aux Études historiques* de Ch. V. Langlois et Ch. Seignobos (1898) pour qui le but de l'Histoire, son « résultat final, c'est "dire comment cela a été en réalité" »². Cependant, « ne retenir que les points critiquement assurés en éliminant la subjectivité dans la connaissance historique ne conduit pas à être plus proche des événements passés, mais bien à une histoire desséchée, sans intérêt, parce que vidée de son contenu. La réduction critique par élimination des éléments subjectifs dans la lecture des sources expose à manquer l'essentiel de l'événement. »³ De plus, « la certitude historique n'est jamais qu'une vraisemblance » (H.I. Marrou), étant donné que l'historien, pour tenter de reconstituer les faits, est contraint d'interpréter des documents dont il a au préalable à déterminer le genre littéraire, ce dont dépend le type de vérité qu'il peut en tirer. La reconstruction que l'on fait de l'histoire dépend donc de plusieurs paramètres, parmi lesquels la personnalité de l'historien. Elle est donc limitée. Elle ne peut « jamais être normative, injonctive, quels que soient le poids de l'institution qui la porte et la qualité des chercheurs »⁴. L'historien, comme n'importe quel témoin des faits, ne peut prétendre à une observation impartiale. L'historien est toujours tributaire de ses documents mais aussi de sa propre réalité, ce qui de fait détermine la manière dont il reconstitue les faits et interprète les documents (ex : un historien français ne parlera sans doute pas de la 2^e guerre mondiale comme le fera un historien allemand...). Vouloir faire de l'histoire une science égale aux sciences de la nature dénature donc l'histoire. S'ajoute à cela que, contrairement aux sciences de la nature, en histoire (1) un fait est toujours singulier, il ne peut être reproduit de manière expérimentale, (2) un fait ne peut être ramené à une loi générale, (3) le terrain d'observation de l'histoire ce sont les humains avec leur existence individuelle et sociale, éléments qui ne peuvent être réduits à des choses mesurables et quantifiables.

¹ C. FOCANT, *Vérité historique et vérité narrative*, dans M. HERMANS, P. SAUVAGE (éds), *Bible et histoire. Écriture, interprétation et action dans le temps* (Le livre et le rouleau,10), Lessius, Bruxelles, 2000, p. 84.

² Y. KRUMENACKER, *Histoire, historicisme et foi*, dans P.-M. BEAUDE e. a., *Foi et histoire. La fiction nécessaire*, *Lumière et vie* 248 (Octobre - Décembre 2000), p. 41.

³ C. FOCANT, *Vérité historique et vérité narrative*, dans M. HERMANS, P. SAUVAGE (éds), *Bible et histoire. Écriture, interprétation et action dans le temps* (Le livre et le rouleau,10), Lessius, Bruxelles, 2000, p. 84 (?).

⁴ G. ROCHAIS, *Jésus : entre événement et fiction*, dans P.-M. BEAUDE e. a., *Foi et histoire. La fiction nécessaire*, *Lumière et vie* 248 (Octobre - Décembre 2000), p. 13.

On s'en doute, cette conception de l'histoire, que l'on appelle l'historicisme, a influencé et influence encore souvent la manière habituelle d'approcher la Bible. Cette conception reconstruit voire impose un récit reconstruit des événements historiques, récit au nom duquel on prétend ôter toute crédibilité à ce qui semble anecdotique ou qui ne trouve pas une explication scientifique. En effet, « dans le cas de l'historicisme, on part des sources », seules aptes à dire la « vérité » d'un fait ou d'un personnage. Mais dans le cas de la Bible, l'étude critique des sources « affecte leur crédibilité en tant que document décrivant scrupuleusement ce qui s'est passé. La reconstitution que l'on pourra tenter ne se fera alors que sur des bases extrêmement fragiles. Nous n'obtiendrons, au mieux, qu'une histoire hypothétique. Or c'est elle qui est présentée comme médiatrice de la Parole, une Parole de ce fait fortement décrédibilisée. »⁵ Le problème majeur de cette conception de l'histoire, c'est que l'histoire n'est pas une science objective quoi qu'il en soit du sérieux apporté à sa recherche par l'historien. Car celui-ci, je l'ai dit, observe des documents et non des faits. Ce n'est qu'en interprétant des documents, par le raisonnement qu'il fait à partir d'eux qu'il tente d'aller aux faits. Or, d'une part l'interprétation des documents ne suffit pas à établir un fait et, d'autre part, comme je l'ai dit, l'historien implique toujours, d'une manière ou d'une autre sa subjectivité dans sa science, ne serait-ce que par le choix de l'objet auquel il s'intéresse et les questions qu'il se pose à son propos. « L'erreur de l'historicisme réside dans sa méthode. Il suppose que la découverte, puis l'exploitation critique des documents permet une reconstitution du réel. Or l'histoire ne peut pas reconstituer le réel. Ce que l'épistémologie de ce siècle [du 20^e] nous a appris, c'est que les sources ne donnent pas directement accès à ce qui s'est passé. Ce n'est même pas des sources que naît la connaissance historique, mais du questionnement de l'historien. C'est en ce sens que l'histoire est forcément subjective. L'historien pose, se pose des questions relatives au passé (mais issues forcément de ses intérêts d'homme d'aujourd'hui) et il s'efforce de trouver honnêtement des sources qui permettent d'y répondre. L'histoire n'est donc pas la reconstitution de la réalité passée, mais la réponse à des questions sur le passé. »⁶

Malheureusement, si cette conception de l'histoire a fait long feu chez les spécialistes, elle est encore bien ancrée dans les mentalités courantes. Il est donc aujourd'hui nécessaire, voire indispensable, de s'interroger sur le lien entre l'histoire que raconte la Bible et l'histoire réelle (pour autant qu'il soit possible de rejoindre cette histoire considérée comme réelle). Mais avant d'aller plus loin, il faut s'arrêter un instant et interroger nos représentations de la réalité.

Dans la société qui est la nôtre, les médias, surtout télévisuels (télé et internet en particulier) créent une véritable illusion dans laquelle nous sommes tous plongés, de manière

⁵ Y. KRUMENACKER, *Histoire, historicisme et foi*, dans P.-M. BEAUDE e. a., *Foi et histoire. La fiction nécessaire*, Lumière et vie 248 (Octobre - Décembre 2000), p. 47.

⁶ Y. KRUMENACKER, *Histoire, historicisme et foi*, dans P.-M. BEAUDE e. a., *Foi et histoire. La fiction nécessaire*, Lumière et vie 248 (Octobre - Décembre 2000), p. 46.

plus ou moins consciente et plus ou moins forte : celle de croire qu'il est possible de donner un aperçu fidèle de la réalité. C'est « vu à la télé », donc c'est forcément vrai, puisque ce que la télévision (ou internet) nous montrent est, pensons-nous, une photo du réel. Mais l'on oublie bien vite que la photo (cela vaut aussi pour nos photos de vacances) n'est qu'un cliché partiel de la réalité. Rien de plus facile, en effet que de se mettre dans telle ou telle position pour ne pas faire apparaître le tas d'ordure qui borde un paysage paradisiaque ou les chancres qui se trouvent juste à côté de l'hôtel. Rien de plus facile également, avec les moyens techniques actuels, que de retoucher une photo afin de ne pas faire apparaître les rides ou une quelconque autre imperfection. En réalité, un reportage quel qu'il soit, est toujours fruit d'un montage et met en œuvre une stratégie de communication bien précise pour faire passer un message. Il n'est de fait jamais neutre. Mais souvent, pour nous, simple spectateur, il n'y a aucune distance entre la réalité et le reportage que l'on nous montre et que l'on nous fait passer comme conforme à la réalité. Dès lors, ce n'est pas seulement notre manière de voir l'histoire qui est en cause, mais aussi notre manière de percevoir le réel.

Ces observations faites, qu'en est-il pour la Bible ?

Pour ce qui est de l'histoire que la Bible raconte, la réalité est encore plus complexe. Car il y a souvent une distance considérable entre le moment où les événements se sont passés et le moment où des traditions qui les concernent sont reprises et racontées dans un récit. C'est pourquoi un exégète historico-critique, avant de dire quoi que ce soit des faits dont parle un texte est obligé de reconstituer hypothétiquement l'histoire du texte pour pouvoir mesurer ce qui vient des relectures successives et ce qui a des chances d'être historique. Les auteurs bibliques, en effet, n'ont pas eu pour but de faire une chronique, un livre d'histoire qui enferme les faits dans le passé. Leur visée n'est pas de retenir des faits afin que, simplement, l'on n'en perde pas le souvenir. Ils entendent raconter l'histoire du partenariat entre le Seigneur et son peuple par l'intermédiaire de différents personnages, des Patriarches à Jésus. Certes, il n'est pas douteux qu'ils évoquent des faits historiques, dont ils estimaient important de faire mémoire. Mais cette évocation est insérée dans un récit qui a pour but de donner des racines à un peuple, tout en éclairant ce qu'il vit dans son aujourd'hui. Pour eux ce n'étaient pas les faits qui comptaient, mais la « relecture » qu'ils en donnaient. C'est pourquoi il est souvent difficile d'atteindre ces faits. Cela dit, cette relecture s'est faite par le biais du récit, et ce que dit le récit, c'est « *quelque chose*⁷ de l'expérience historique (disons encore pour faire bref la "réalité") à laquelle il se réfère. Vu ainsi le récit n'est donc pas une pâle copie de l'original qui serait l'expérience historique, une faible et décevante imitation de la réalité dont il parle. Il est l'endroit d'une opération poétique nécessaire qui, refigurant le rapport à la réalité, lui permet de faire sens. »⁸ Ainsi, grâce au récit les faits ne sont pas enfermés dans le passé, mais parlent du passé pour éclairer le présent.

⁷ Je souligne.

⁸ P.-M. BEAUDE, *La fiction nécessaire*, dans P.-M. BEAUDE e. a., *Foi et histoire. La fiction nécessaire*, Lumière et vie 248 (Octobre - Décembre 2000), p. 31-32.

C'est ici que l'on peut se poser une question un peu impertinente : quand est-ce qu'une histoire est vraie ? Quand les faits racontés sont exactement conformes à la réalité de ce qui a eu lieu ? Ou lorsqu'elle exprime, à travers les faits ou les personnages qu'elle évoque, quelque chose de la vérité profonde de l'homme ? C'est que la vérité historique ou scientifique n'est pas le tout de la vérité. La vérité humaine est bien plus riche que cela. La vérité de l'amour, de la solidarité ne peuvent être atteintes avec des outils scientifiques ou historiques. Ainsi, une histoire sera vraie « lorsqu'elle amène les lecteurs à faire la vérité dans leur propre existence », les faits singuliers assumant, grâce au récit que l'on en fait, une signification universelle. Pour atteindre un tel but, les écrivains bibliques ont préféré la fiction à l'historiographie, sans doute sans savoir qu'ils faisaient un tel choix. Pour le dire en un mot, ils ont fait de la littérature, quelque chose qui ressemble au roman. Comme l'exprime à merveille le regretté A. Gesché, « le roman qui parle de la peur (et l'on doit évidemment tout autant citer celui qui parle de l'amour, du sacré, de la guerre ou du sexe ; celui qui parle du bonheur, du malheur, du mal, de la souffrance et du cri de l'homme), nous en parle infiniment mieux que le récit, historique ou naturaliste, du combat réel de l'homme contre le loup réel, récit qui élimine presque tout de la part intérieure de la confrontation avec la peur [...] C'est sans doute ce qui faisait dire à Balzac qu'un "roman est plus vrai que l'histoire", en quoi il relayait Aristote pour qui la fiction était "plus vraie et plus universelle que l'histoire" (*Poétique*). Nous avons tous éprouvé cette différence en lisant *La Chartreuse de Parme*, *Guerre et paix* ou *Le pavillon des cancéreux* : n'y entendons-nous pas mieux, avec Fabrice qui est nous-mêmes, le champ de bataille de Waterloo ; avec Pierre et Natacha, qui sont nous-mêmes, la guerre napoléonienne de Russie ; ou l'horreur des camps psychiatriques avec cet homme, qui est nous, et qui avant de mourir implore une compagne de camp de pouvoir caresser une dernière fois les seins d'une femme, en un geste d'absolution du mal qui, depuis le *Cantique des cantiques*, sauve l'homme. C'est encore toute la différence entre l'*Iliade* et la guerre de Troie qui, paraît-il, a eu lieu. C'est toute la différence entre le récit appelé l'Exode, et je ne sais quelle sortie d'Égypte qui eut lieu sans doute sous la pression de raisons économiques et sociales. »⁹ On le voit : « la fiction, autant sinon mieux que l'historiographie, est à même de témoigner de la vérité et de la complexité de l'histoire et de ceux qui la font. »¹⁰

En disant cela, je ne suis pas en train de dire que la Bible est un roman. J'affirme simplement que le mode littéraire utilisé par les auteurs bibliques est plus proche de celui auquel recourt celui qui écrit de la littérature que du genre littéraire des historiens ou des chroniqueurs. Car « la fiction du récit biblique s'articule au projet qu'avaient ses auteurs de raconter l'histoire du peuple de l'alliance. Cependant, même s'ils s'appuyaient sur ce que des

⁹ A. GESCHE, « Le mal et l'imaginaire en théologie », dans M. WATTHEE-DELMOTTE, P.-A. DEPROOST (éds), *Imaginaires du mal* (Bibliothèque de la faculté de philosophie et lettres UCL, Transversalités, 1), Louvain-la-Neuve – Paris, Presses universitaires de Louvain – Cerf, 2000, p. 15-16.

¹⁰ A. WENIN, *Moïse entre fiction et histoire*, dans P.-M. BEAUDE e. a., *Foi et histoire. La fiction nécessaire*, *Lumière et vie* 248 (Octobre - Décembre 2000), p. 27.

traditions – plus ou moins fiables, ce n’était pas leur problème – leur apprenait du passé du peuple, les auteurs bibliques ne cherchaient pas d’abord à faire de l’histoire. Ce projet moderne leur était étranger. Leur but, c’était avant tout de montrer comment s’était réalisé, dans les aléas de la vie de ce peuple, ce qu’ils croyaient être le plan de Dieu. Pour cela, il leur fallait tenter de rendre une double tension, entre le dessein de Dieu et la physionomie incohérente de l’histoire humaine, d’une part, entre le désir salutaire de Dieu et la liberté souvent rétive de l’homme, d’autre part. Pour réussir un tel tour de force, le recours à la fiction s’imposait sans doute.

En effet, tout en donnant de la vie au récit, la fiction donne la faculté d’entrer dans les pensées des acteurs, de décrire leurs émotions, leurs motivations et leurs intentions cachées, de mettre en évidence leur évolution personnelle et relationnelle. Grâce à la fiction, l’auteur peut introduire son lecteur dans le dessein secret de Dieu, dénoncer les impasses où le précipitent les choix inconsidérés de son peuple, décrire la finesse de la stratégie avec laquelle il cherche à réorienter l’histoire. Au fond, grâce à la fiction – souvent plus vraie que la réalité –, les auteurs de la Bible introduisent le lecteur dans une méditation “sur la complexité des médiations humaines et sur l’ambiguïté des personnages, tout simplement parce que ce sont là des intentions constitutives d’une certaine vision de l’homme, créé par Dieu et éprouvant les conséquences tantôt heureuses, tantôt austères, de l’exercice de sa liberté” [*L’art du récit biblique*, p. 36]. C’est peut-être en cela que leurs récits touchent le lecteur au cœur même de son histoire. »¹¹

Au fond, le monde construit par le récit biblique comme celui que construit une œuvre littéraire, est vraisemblable, il ressemble à notre monde mais n’est pas exactement notre monde. Ainsi le lecteur de la Bible (le croyant) peut s’identifier et se reconnaître dans le récit biblique, dans les personnages qui l’habitent et tirer du récit qu’il lit un éclairage et / ou un enseignement pour sa propre vie. Car contrairement à la vie du lecteur qui n’est pas encore terminée, le récit présente une histoire finie qui a à voir avec les réalités humaines les plus profondes. Elle aide ainsi le lecteur à voir où peuvent le mener ses choix. Par exemple : peu importe si Caïn et Abel ont réellement existé. Ce qui importe c’est de décoder les impasses possibles d’une relation entre frères : si Caïn refuse de laisser place à son frère, même lorsque le Seigneur l’y invite, d’abord en acceptant l’offrande d’Abel et puis en invitant Caïn à parler sa colère, ce refus peut mener à la mort. Celle d’Abel, tué par son frère, celle de Caïn exclu de tout rapport humain. La vérité d’un tel récit, est d’aider à démasquer les impasses de mort pour que le lecteur puisse les éviter. Pour ce faire, la fiction est sans doute beaucoup plus efficace qu’un récit historique.

Il est erroné de croire que les écrits bibliques ont comme but de faire œuvre historique, même si leur propos s’appuient sans doute souvent sur des faits de l’histoire. Leur but est de

¹¹ A. WENIN, *Moïse entre fiction et histoire*, dans P.-M. BEAUDE e. a., *Foi et histoire. La fiction nécessaire*, Lumière et vie 248 (Octobre - Décembre 2000), p. 27-28.

transformer leur lecteur, comme le dit bien l'évangile de Jn 20,31 pour le Nouveau Testament : «³⁰ Ce qui a été rapportés dans ce livre.³¹ l'a été pour que vous croyiez que Jésus est le Christ, le Fils de Dieu, et pour que, en croyant, vous ayez la vie en son nom. » Les auteurs bibliques – en tout cas ceux qui ont donné à la Bible la forme que nous lui connaissons aujourd'hui – ne prétendaient pas reconstituer l'histoire du peuple d'Israël. Ils voulaient parler à leurs contemporains. Ils voulaient montrer à leurs contemporains ce qu'est la juste relation à Dieu et aux autres et ce, en dénonçant les déviations majeures, les impasses porteuses de mort qui guettent le croyant comme tout humain. C'est probablement là que réside la vérité profonde de la Bible. Une vérité qui cherche à former plus qu'à informer.

Il est temps maintenant de prendre quelques exemples.

Le premier que je vous propose est le premier récit de la création en Gn 1. Ce texte a probablement été écrit pendant l'exil au moment où le peuple d'Israël a perdu tous ses repères : sa terre, son temple et son roi. Plus fondamentalement, en perdant ces trois repères Israël perd ce qui fonde sa relation à Dieu : la terre, don offert pour que le peuple puisse vivre n'est plus ; le temple, lieu de rencontre entre le peuple et Dieu n'est plus ; enfin, le roi, médiateur de la relation est en exil. Comment ne pas désespérer de l'avenir dans de telles conditions ?

Le premier récit de la création répond à sa manière à cette question : tout d'abord il montre un Dieu qui met de l'ordre dans le chaos. Ce Dieu, maître unique de la création peut donc aussi mettre de l'ordre dans le chaos que sont en train de vivre les Judéens à l'exil. Ce Dieu crée un monde dans lequel les astres règlent le temps, et en particulier le temps liturgique (les fêtes et les saisons). De plus, les astres sont désignés par le même terme qui désigne les luminaires du temple. Ainsi, le déplacement est clair : on passe du temple de pierre au temple de la création, là où le croyant pourra désormais rencontrer son Dieu. On le voit : « replacé dans le contexte historique de sa composition, le texte apparaît comme une tentative d'accomplir en faveur de ses destinataires ce qu'il raconte lui-même : dire une parole qui met de l'ordre dans un chaos, une parole à même de faire émerger du sens »¹². Le récit que nous venons d'évoquer est assez clair : une créativité littéraire est clairement à l'œuvre dans le but d'aider des gens à traverser un moment dramatique de leur histoire, mais cette « créativité de la mise en récit ne s'exerce pas d'abord au niveau du contenu de l'histoire » ce qui serait bien difficile lorsqu'il s'agit précisément de la création qui, par définition, n'a eu aucun témoin. Cette créativité « se situe dans la manière de raconter l'histoire, de la dire. [...] Mais cette histoire racontée (*story*) se situe toujours au niveau littéraire et ne doit pas être confondue avec les événements tels qu'ils se sont réellement passés dans l'histoire (*history*), ceux que vise la recherche historique »¹³, et pour lesquels, je l'ai dit, on ne peut souvent

¹² A. WENIN, « Création, sens et éthique dans le poème de la création de *Genèse 1* », *Les Lettres Romanes* 54 (2000), p. 14.

¹³ C. FOCANT, *Vérité historique et vérité narrative*, dans M. HERMANS, P. SAUVAGE (éds), *Bible et histoire. Écriture, interprétation et action dans le temps* (Le livre et le rouleau, 10), Lessius, Bruxelles, 2000, p. 90.

atteindre que la vraisemblance. Ainsi, il y a une vérité narrative qui est différente de la vérité historique, et qui, bien souvent, est une vérité bien plus profonde en ce qu'elle rejoint l'essentiel de l'humain. Alors, pour ce texte de la création, quelle serait la « vérité » pour le lecteur contemporain ? Par exemple que la vie est toujours une victoire sur la mort et le chaos ; que la parole de Dieu est une parole qui éclaire et que cette lumière est pour la vie ; que les séparations sont utiles, voire nécessaires à la vie de tous, car elles ménagent un espace où chacun peut vivre sans porter atteinte à la vie des autres ; que la maîtrise de l'humain sur l'univers doit accepter des limites, etc. Pour dire cela, peu importe de savoir comment, scientifiquement ou historiquement, a eu lieu la création.

Prenons un autre exemple, celui du passage de la mer (Ex 14). Face à cet épisode, l'historien est bien mal pris : aucun document égyptien n'enregistre la disparition d'une armée égyptienne ni d'un pharaon en train de poursuivre des Israélites guidés par un certain Moïse. Pourtant la sortie d'Égypte est fondamentale pour la foi d'Israël. À « l'impuissance » de l'historien s'ajoutent en plus les questions du lecteur sur la violence que Dieu exerce dans ce récit, contre ces « pauvres Égyptiens ».

Si l'on ne peut reconstruire exactement les événements historiques de cette sortie d'Égypte, il reste néanmoins que ce récit dit quelque chose de la manière dont Israël a compris l'action de son Dieu dans l'histoire : celle d'un libérateur qui fait sortir les siens de l'esclavage – de la mort – pour les rendre à la vie. Ainsi les Égyptiens ne sont en rien présentés comme les pauvres victimes d'un dieu sanguinaire. À la suite de leur roi ils symbolisent les forces de mort et c'est cela que le Dieu de la vie met à mort pour que ceux que la mort menace puissent vivre. Il est fort peu probable que l'événement tel qu'il est raconté ait réellement eu lieu, mais le récit qui est fait donne une figure identifiable aux forces de mort, les rends plus concrètes avec cette image d'une armée puissante. Pour cela il en fait des personnages et leur donne un nom : Pharaon et l'armée égyptienne. Dans ces conditions, la « vérité » de ce récit ne porte pas tant sur la question de savoir si effectivement tous ces gens sont morts. Elle concerne le rôle libérateur du Seigneur vis-à-vis de son peuple, et cela même si le langage utilisé pour le dire cela peut choquer le lecteur moderne.

Les deux exemples cités sont tirés de ce corpus littéraire, la *Torah*, qui a pour but de fixer aux origines l'alliance et la loi. Dans ce sens, on y est plus proches du mythe que de l'histoire. Mais il est intéressant de voir que lorsqu'il s'agit de parler de faits sur lesquels on pourrait avoir une emprise historique ou archéologique, comme c'est le cas avec la littérature prophétique, par exemple, il en va de même. En retraçant l'histoire de son peuple, ou en y faisant allusion, le prophète ne cherche à faire rien d'autre que de donner les clés pour comprendre le présent, et pour cela il peut « jouer » avec l'histoire et avec la fiction. Par exemple, dans la Bible hébraïque les livres de Josué, Juges, 1-2 Samuel et 1-2 Rois sont classés parmi les livres prophétiques, alors que la LXX les classe parmi les livres historiques. C'est important qu'ils se trouvent classés parmi les livres prophétiques, et je voudrais vous le

faire comprendre à travers l'exemple du personnage de David. L'histoire des historiens et des archéologues a clairement contribué à montrer que la Bible a gonflé le personnage de ce roi qui est le prototype de tous les autres. La Bible utilise la fiction pour construire le personnage de ce roi et lui donner un rôle qu'il n'a probablement pas eu réellement dans l'Histoire. Un exemple clair se trouve dans le récit de David et Betsabée : comment les historiens pourraient-ils arriver à reconstruire le contenu secret d'une lettre qui est envoyée au général de l'armée de David pour qu'il fasse supprimer en douce le mari de Betsabée. Bien échu que l'on tombe justement sur cette lettre un certain nombre de siècles plus tard. Il y a donc clairement une part de fiction. Et classer ces récits parmi les livres prophétiques souligne bien que le but n'est pas de faire de l'histoire mais d'annoncer une parole de Dieu sur l'histoire de son peuple. Comme dit C. Focant en reprenant Ricœur : « Le récit historique n'est jamais pure et simple représentation du passé ; la mise en récit débouche sur une identité narrative de personnes ou de communautés qui est "le produit de l'entrecroisement entre l'histoire et la fiction" (Ricœur). »¹⁴ Au fond, lorsqu'il se base sur des événements historiques, le narrateur, celui qui raconte, « les inscrit dans une intrigue, les met en récit. En même temps, il entend en donner le sens pour son lecteur, en recourant à des éléments symboliques qui relèvent plus de la mise en intrigue que de l'*history* [que de l'histoire réelle]. Ces éléments font partie de la vérité évangélique [du récit biblique] sans nécessairement faire partie de la vérité historique, au sens de ce que l'historien peut reconstituer des événements. »¹⁵

En réalité, je pense l'avoir montré au fil de ce parcours, il n'y a pas qu'un seul ordre de vérité mais au moins trois : l'ordre factuel, celui qui se base sur l'observation des faits (il pleut, par exemple) ; l'ordre éthique, celui qui se base sur le comportement éthique (par exemple ne pas tuer ou encore je t'aide aujourd'hui pour que tu m'aide demain) ; et l'ordre symbolique, qui se base sur du non vérifiable, mais qui n'en demeure pas faux pour autant (par exemple : comment vérifier que l'affirmation : « je t'aime » est vraie ? C'est plus une question de confiance qu'autre chose)¹⁶. La vérité ne se trouve pas seulement dans un de ces ordres, mais dans les trois et dans leur articulation.

C'est bien là le problème du fondamentalisme et autres concordisme ou créationisme. Car ils refusent soit une méthode précise de lecture (le fondamentalisme) soit le registre de vérité propre à la science ou à la Bible. Au fond, il s'agit d'amalgame dans les trois cas. Par refus de méthode pour le fondamentalisme dont découlent les deux autres position. D'ailleurs, le fondamentalisme est un « suicide de la pensée » pour le document de la commission biblique pontificale sur l'interprétation de la Bible dans l'Église (1993). Mais c'est tellement

¹⁴ C. FOCANT, *Vérité historique et vérité narrative*, dans M. HERMANS, P. SAUVAGE (éds), *Bible et histoire. Écriture, interprétation et action dans le temps* (Le livre et le rouleau,10), Lessius, Bruxelles, 2000, p. 93.

¹⁵ C. FOCANT, *Vérité historique et vérité narrative*, dans M. HERMANS, P. SAUVAGE (éds), *Bible et histoire. Écriture, interprétation et action dans le temps* (Le livre et le rouleau,10), Lessius, Bruxelles, 2000, p. 90.

¹⁶ À ce propos, voir J. VALLERY, *Passages. Paroles de sens, paroles de foi*, Lumen Vitae – Vie Ouvrière, Bruxelles, 1989, p. 63-79.

plus facile d'éteindre son cerveau et d'arrêter de penser... Le concordisme et le créationisme voient le jour avec l'essor des sciences et en particulier de la théorie de l'évolution. Alors, certains croient devoir choisir entre « le long travail de la géologie *ou bien* les “six jours” de la création ; la petite Lucy, australopithèque fossile, *ou bien* l'Ève des récits bibliques ; le temps immense qui nous précède et nous engendre *ou bien* les six millénaires du monde créé par Dieu. Devant cette nouveauté scientifique, survint alors la grande tentation, certes illusoire, de vouloir à tout prix sauver et conserver les deux perspectives de la science et de la foi, en les confirmant l'une par l'autre au même niveau. [...] Cet effort [...] demeure foncièrement maladroit et, en fin de compte, faux. Comment donc pourrait-on, par le biais de l'information scientifique, rendre moins opaque le mystère de la foi en Dieu ? Comment serait-il possible de confondre et de mêler l'histoire naturelle de la vie avec l'histoire sainte de la Bible (ou des grandes traditions religieuses) ? »¹⁷ Cette tentation est, on le sait encore bien présente aujourd'hui et se cache, parfois, dans des ouvrages grand public (ex de la fresque biblique).

Mais les textes bibliques n'ont aucune autre prétention que de nous donner des clés pour décoder et tenter de comprendre la vérité de l'homme et la manière dont ceux qui ont écrit cette littérature comprennent la vérité de Dieu et l'ont inscrit dans des textes.

Pour terminer, je reprend volontiers à mon compte cette citation d'A. Wénin : « Lorsqu'il s'agit d'amener un être à sa vérité cachée, la fiction fait preuve d'une efficacité redoutable. En effet, elle a le pouvoir d'assumer le réel sans lui être asservie, de sorte qu'elle peut le remodeler de façon à déchirer le voile des apparences, à traverser le refus ou l'incapacité de voir les choses en face, et à faire venir au jour chez le lecteur une vérité enfuie. N'est-ce pas quelque chose de ce genre que le récit biblique est à même d'opérer pour qui le prend au sérieux jusque dans son caractère fictif ? Comme l'a écrit Paul Ricoeur, “*le paradoxe le plus extrême est celui-ci : c'est lorsque le langage s'avance le plus loin dans la fiction (...) qu'il dit le plus vrai, parce qu'il redécrit la réalité trop connue, sous les traits neufs de la fable*” [La révélation, FUSL, Bruxelles, 1977, p. 40]. Ce sont ces traits qui tendent d'ailleurs à lui donner valeur universelle et lui permet de garder son pouvoir d'interpellation et d'effectuation de la vérité chez le lecteur, au-delà de l'intérêt légitime pour l'Histoire. »¹⁸

¹⁷ P. MOURLON BEERNAERT, *Aux origines du genre humain. Que dit la Science ? Que dit la Bible ?* (Collection Trajectoires), Lumen Vitae, Bruxelles, 1996, p. 169.

¹⁸ A. WENIN, « David : histoire, légende et fiction », dans Ph. ABADIE e. a., *David, le berger devenu roi*, Lumière et vie 263 (Juillet - Septembre 2004), p. 23.